

TRADUCTEURS,
FUNAMBULES
ET AUTRES
NÉPHÉLIBATES

DOMINIQUE NÉDELLEC

La condition du traducteur, page 126 : « S'il veut gagner en visibilité, le traducteur littéraire ne doit plus seulement se présenter comme tel. Expert de sa langue d'élection, il doit s'en faire l'ambassadeur en France. » Diantre ! Ambassadeur ? Plus la peine de passer le concours d'Orient : sans même exiger que vous soyez à jour de votre cotisation ATLF, Pierre Assouline vous glisse d'office dans la poche passeport diplomatique et lettres de créance. Façon de signifier au traducteur qu'il doit sortir de sa réserve (naturelle ?), arrêter de geindre en stylite éploré. Quitter son cabanon, son poêle à charbon. Bref, prendre l'air et, au passage, évangéliser les foules ignorant tout de l'art de la traduction. Vous ne vous sentez pas la trempe d'un plénipotentiaire ? La bure du missionnaire vous sied mal ? Bon, accrochez à votre boutonnière un pin's à l'effigie de saint Jérôme et ça ira pour cette fois. Mais prenez la route, que diable !

Soit. Je fais tourner mon globe, les yeux bandés. Je pose mon doigt au hasard : Pyongyang. Je fonce donc en Dordogne. Car, à Pyongyang, personne ne m'attend, tandis qu'à Périgueux j'ai été invité à animer un atelier de traduction dans un lycée¹. Dix heures au total. L'objectif est de faire découvrir à un groupe d'élèves lusophones en quoi « les joies et les profits du traducteur sont grands et dignes d'envie » (Larbaud). Car ça ne va pas de soi : tout lycéen ne rêve pas forcément de s'adonner sa vie durant à une « tâche sublime et impossible² ». Le but sera donc d'apprendre en s'amusant, comme le petit chimiste :

1 Le programme des « Ateliers de traduction en lycée » est coordonné par Écla Aquitaine, financé par le Conseil régional, la DRAC et le rectorat de l'académie de Bordeaux. Merci à Martine Vinet, professeur de portugais au lycée Laure-Gatet, pour son accueil chaleureux et son enthousiasme à toute épreuve.

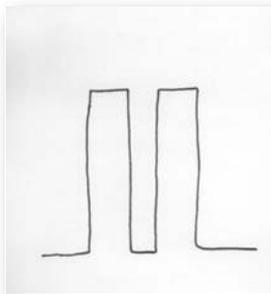
2 Jacques Derrida, « Qu'est-ce qu'une traduction "relevante" ? », dans *Quinzièmes Assises de la traduction*, Arles, ATLAS/Actes Sud, 1999.

nous mettrons sur la paillasse une poignée de textes inflammables du facétieux Gonçalo M. Tavares, tirés de sa série « Le quartier » (*Monsieur Valéry, Monsieur Walsler, Monsieur Kraus...* chez Viviane Hamy), ainsi que quelques planches dissonantes de la bande dessinée absurdo-borgésienne de José Carlos Fernandes, *Le plus mauvais groupe du monde* (éd. Cambourakis). Avec en ligne de mire une lecture-spectacle du résultat final, en public, à la bibliothèque municipale de Périgueux.

Avant d'entrer dans le vif du sujet en petits comités avec les seuls élèves lusophones, mission préliminaire : présenter les tenants et aboutissants de la profession à des classes littéraires. Comment expliquer à des lycéens en quoi consiste mon métier ? Comment capter immédiatement leur attention ? Passeur, faussaire, imposteur, caméléon, anguille, pigeon à l'occasion... Oui, bien sûr. Mais encore ? Brice Matthieussent : « Pour être un bon traducteur, il faut être un acrobate de la langue, être souple dans le maniement des mots. Il y a des situations clairement casse-cou qui demandent une certaine agilité³. » L'idée est séduisante : le traducteur est un acrobate... Mais plutôt du genre schœnobate ? Oribate, neurobate ? À propos de « -bate » : dans l'in vraisemblable BD de José Carlos Fernandes, un néphélibate pointe son nez. Pas courant, tout de même. Bonheur de repêcher ce mot chez Rabelais, qui l'avait créé pour désigner « un peuple imaginaire qui marche à travers les nues ». Pas à dire, on fait un sacré beau métier. Bien, le traducteur serait donc un danseur de corde, un voltigeur ? Pas mal, on doit pouvoir faire quelque chose avec ça... Hasard, j'ai traduit un livre faisant une belle place à un funambule stratosphérique, auteur d'un exploit unique en son genre. Pourquoi ne pas l'appeler à la rescousse ?

Au lycée, je commence donc mon intervention par une devinette, histoire de ferrer l'auditoire. Au tableau, je trace ceci :

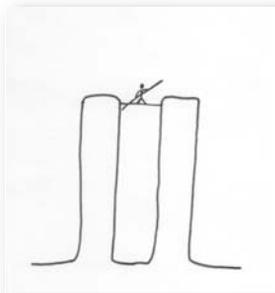
Bravo. Les tours jumelles du World Trade Center.



3 Interview de juin 2009 publiée sur <http://www.article11.info>.

Et maintenant, si je complète ainsi :

Oui, un funambule. Mais pas n'importe lequel : Philippe Petit. Le 7 août 1974, après des mois de préparation et en toute illégalité, il parvient, avec l'aide de complices, à tendre un câble entre les deux tours et à faire la traversée. Pendant trois quarts d'heure, il multiplie les allers et retours sur son fil, en narguant les policemen venus l'arrêter. Cet homme est un génie, un poète.



Quel rapport avec nos affaires ? se demande la salle. Vous me voyez venir ? La première des deux tours, c'est la langue source. La seconde, c'est la langue cible. La corde raide qui relie ces deux mondes distants : la traduction. Et dans le rôle du funambule, le traducteur, *of course*.

Ne reste plus ensuite qu'à filer la métaphore à cœur joie pour organiser mon propos. Pourquoi et comment je suis devenu funambule. Les qualités indispensables pour réussir son numéro. Ma méthode de travail pour pratiquer l'art funambulesque : les unilingues et les bilingues placés aux deux bouts du balancier, le « dictionnaire latent » en son centre, etc. On pourra gloser à l'infini selon son inspiration et le sens du vent. Éventuellement, citer Larbaud et son « équilibre passionnément souhaité » : mieux vaut un « équilibre passionnément trouvé » quand on est au-dessus du vide à 415 mètres de haut⁴ ! Enfin, conclure en beauté sur les mille et une joies du traducteur néphélibate ! Normalement, à ce stade, les lycéens doivent vous réserver un triomphe. Dans le cas contraire, redescendre dignement par l'échelle de chanvre et regagner son cabanon (à moins que Pyongyang, finalement...).

Traducteur & funambule : visuellement, pour ainsi dire, l'appariement fonctionne plutôt bien. Et du côté des mots, qu'en est-il ? Par chance, Philippe Petit est aussi l'auteur d'un savoureux *Traité du funambulisme*⁵. Et là, surprise, on croirait un *Art de la traduction*.

4 « C'est un déséquilibre ! » s'exclamait une passante, en 1971, lorsque Philippe Petit se promenait sur le fil qu'il avait tendu, cette fois, entre les deux tours de Notre-Dame.

5 Philippe Petit, *Traité du funambulisme*, Arles, Actes Sud, 1997. Avec une préface de Paul Auster traduite par Christine Le Boëuf.

Écoutez plutôt :

« Le fil tremble. On a le désir de lui imposer le calme en usant de la force, alors que c'est avec souplesse que l'on doit se déplacer sans contrarier le chant du câble. » Un beau sujet pour un séminaire de traduction, non ? Ne pas contrarier le chant du câble. Autre précepte à méditer : « L'état de funambule n'est pas de respirer au rythme de sa corde, mais plutôt que cette respiration de concert n'entrave nullement le souffle de l'un ni la palpitation de l'autre. » Et quand il pose que « le funambule doit être un inventeur », quel traducteur le contredirait ?

« Là-haut, durant la longue accoutumance à son nouveau territoire, le funambule se sent seul. [...] Il mesure l'espace, palpe le vide, pèse les distances, surveille l'état des choses, en fixe la place : il sera funambule s'il passe, il le sait. » On pose le livre de Petit, on file dans sa bibliothèque et on ouvre celui de Silvia Baron-Supervielle⁶ : « Le travail de traduire, comme celui d'écrire, est personnel, solitaire, confidentiel, semé d'incertitudes. » Plus loin : « Je me maintiens comme je le peux, en équilibre, sur le bord de la langue, où j'ai l'illusion d'entrevoir le reflet de l'univers. »

On continue ? « Les limites, les pièges, les impossibilités me sont indispensables, je pars chaque jour à leur rencontre. » « Les difficultés se transforment en combats, espoirs, conquêtes [...]. » La première, c'est Petit. La seconde, Baron-Supervielle.

Pour achever gaiement le petit jeu des rapprochements, cette citation de Petit : « Quand un funambule inspire la pitié, il mérite dix fois la mort. » Faut-il ajouter cet alinéa dans une prochaine mouture du Code des usages ? Une commission réunie sous l'égide du CNL doit se pencher sur la question.

Allez, pas de panique. Pour éviter tant l'humiliante déconfiture que la peine capitale, Philippe Petit, l'homme de l'air, « l'homme de fil, le Magicien de Haut Vol », donne à tous les traducteurs un tuyau en or : « Pour que le pied sente le câble et ne se prête pas à d'accidentelles glissades, des chaussons en peau de buffle sont conseillés. » Ne reste plus qu'à trouver un fournisseur de confiance.

⁶ Silvia Baron-Supervielle, *L'Alphabet du feu. Petites études sur la langue*, Paris, Gallimard, coll. Arcades, 2007.
